

Anaëlle, Anaté, Montaine ?

Avant de naître comme avant de mourir : on voit toute sa vie défiler devant ses yeux. Entre les deux, c'est la mémoire qui nous réserve des surprises : plus elle est défaillante et plus on a l'illusion d'être libre, d'inventer sa vie comme on dit, à mesure qu'on oublie les épisodes du film visionné dans la pénombre du giron. Inventer : ah, ah !

Deux mois encore avant que ma mère me mette dehors, j'ai tout le temps de méditer : pourquoi, vers quarante-cinq ans, le port du string sera-t-il momentanément ma seule activité sexuelle ?

Ma main amollie par le liquide amniotique se porte en un semblant de visière de casquette à mon front tendre, je vois, oh, très très loin devant moi. Et je vois le fond de ma culotte. Ma trace de femme sur le string gris pourrait évoquer celle d'un escargot, pailletée. Mais non, elle a des reflets bleus : poisson volant... Que j'ai hâte que ma mère m'en montre un dans son grand livre d'images !

Je médite et j'éluclide. Cause directe de la restriction de mon activité sexuelle au port du brésilien : j'aurai vers mi-quarantaine, à la place de la jambe, un petit garçon, un petit bonhomme au teint pâle. Mais c'est peut-être en raison de ma peau diaphane. Ouf, moi qui craignais de rester écarlate et fripée toute ma vie !

C'est la jambe qui me fera longtemps souffrir, la droite : cheville foulée sur les carreaux lessivés, tibia cassé dans une descente, malgré la poudreuse, varices, plaintes de loup à l'approche de l'orage...

Et puis un matin, quelques jours après l'anniversaire de mes quarante-cinq ans – on en aura fait, une belle fête, je vois ça d'ici ! – je ne sais pas, la lumière autrement sur ma cuisse, un angle différent de mon buste – ça arrive, des fois le corps s'émancipe, essaie une posture nouvelle, comme moi j'essaierai une chaussure, *tiens, oui, pourquoi pas, plutôt sympa celle-là* (les paires de chaussures, ce sera mon menu péché) – ce matin-là, je découvrirai le Petit Prince.

Au début il ne dira rien. Je devrai gagner sa confiance. Cela dit, rien n'exclut qu'il soit muet, non plus.

Alors, le port du string, c'est une compensation. Car mon mari s'est aperçu de sa présence, et *ça*

me coupe tous mes effets, dira-t-il. Un gentil homme pourtant, comme Camille, mon papa !

J'ignore ce que ça lui fera, au Petit Prince, d'avoir à troquer son bob contre une casquette : c'est que jusqu'à mes quarante-quatre ans, je vais plutôt porter des culottes, des Petits Bateaux qui lui feront un chapeau, ce sera ma fierté de rentrer dans du dix-huit ans jusqu'à la maturité, et cela malgré deux grossesses ! Mais il faut que je pense d'abord à moi – les collègues de mon père qui prennent l'apéro à la maison et lui conseillent une Thalasso pour après sa couvade, n'arrêtent pas de le lui répéter. Alors, tant pis si les strings exposent davantage le Petit Prince aux coups de soleil !

Je ne pouvais m'y résoudre, aussi, à croire que ma jambe n'avait rien : l'autre ne m'aura jamais causé autant de soucis ! C'est dommage que les médecins n'aient vu goutte avant. Car je consulte, jusqu'à un ostéopathe. Pourtant, depuis Arcimboldo, on aurait pu devenir un peu plus perspicaces ! C'est d'ailleurs en pensant à lui que je me dirai qu'il n'est peut-être pas seul, le petit garçon. Dans le dos, par exemple, j'aurai si mal à un certain endroit que je soupçonnerai qu'il y a quelqu'un – d'un peu lourd, probablement, ce qui me vaudra une silhouette de Polichinelle, pas si éloignée de celle que je présentais à l'échographie lors de la dernière visite, d'ailleurs.

C'est pour cela que je recommande dès aujourd'hui aux gens perclus de douleurs de s'examiner longuement dans un miroir, sous toutes les coutures, ce qu'on n'a jamais le temps de vous faire, dans un cabinet de consultation. Mais il ne faut pas accabler les médecins : il est plus que probable que nos résidents se cachent dans des anamorphoses, il faut de longues heures d'examen et donc de la patience, ou un coup de chance comme j'en aurai un, pour trouver l'angle d'observation requis par chaque camouflage. Attention, la vérité sort de la bouche des enfants, fussent-ils à naître : prêtez une oreille attentive à mes conseils !

Ce matin-là en tout cas – cela se précise sous ma main en visière, c'est déjà moins flou – tout s'expliquera : ces petits maux ou blessures légères de mes quarante-cinq premières années de vie, n'étaient rien sinon ces bobos qui marquent la croissance d'un enfant : gencives qui doublent alors que je croirai avoir une mauvaise circulation, la chute incontournable de la table à langer et me voilà le pied bandé, quelques grosses colères bien de son âge et mes varices sailliront... Quelle misère que mon ignorance : il aurait suffi de pas grand chose pour rassurer ou consoler mon petit hôte, et par là-même m'éviter vilains tracas et boitillements passagers !

C'est heureux que j'aie eu ce coup de chance ! On dit que ce sont les cordonniers les plus mal chaussés : je me permets, malgré mon jeune âge, de vous recommander dès à présent l'épreuve du miroir, n'est-ce-pas ? Hélas, moi, toute ma vie je serai incapable de m'y soumettre. Ou alors à si petites doses que jamais je ne serais tombée nez à nez avec mon jeune parasite s'il n'y avait eu un monumental coup de pot, le jour à tenter la super cagnotte du Loto ! Ainsi, passée cette période de l'enfance où j'aimerais tant me grimer, je promènerai chaque jour un visage sans fard : comme pour apprendre à me maquiller, il m'aurait fallu quelques stations devant la glace, j'y renoncerais. Ma mère aura beau dire que c'est indécent, une femme sans poil et sans maquillage...

C'est que mon visage – l'image est vraiment nette, c'est captivant, ma vie ! – me fera peur : tous ces morts qui me regardent, un arrière-grand-père, une grand-mère, dans la tombe bien méritée, et Georges, le cousin de ma mère qui se suicidera quand j'aurai vingt ans. On dira que je lui ressemble tant !

Et c'est sans compter les vivants : laissez-moi varier les mimiques et on joue au jeu des Sept Familles ! Honnêtement, je ne sais pas comment vous faites, vous ! Mais peut-être avez-vous la viande moins modelable que j'aurai la mienne, peut-être vous faut-il plus qu'un haussement de sourcil pour ressembler comme une goutte d'eau à votre père, plus qu'une moue songeuse pour devenir le portrait craché de votre mère... Vous rendez-vous au moins compte de votre chance !?

Je me demande à ce propos si c'est la raison pour laquelle vous êtes si nombreux à vous coller du jus de foetus sur le visage : est-ce parce qu'à cette époque, on ne ressemble à rien, et qu'ainsi vous croyez échapper à la malédiction de l'évocation de traits germains ?

Au début, donc, de ma découverte – l'image est on ne peut plus claire, c'est dommage que je ne puisse rien enregistrer, il me faudrait un de ces numériques dont Papa parle souvent à Maman - le Petit Prince se tait, histoire peut-être de ne pas donner le mauvais exemple à la foule de disparus et d'encore bien vifs qui très tôt vont se presser sous ma peau plus fine qu'une épluchure de golden. Ça me fait penser, tiens, un jour, lors d'un déplacement professionnel, je croiserai ce pépé dans un foyer du troisième âge qui s'extasiera sur la manière suprêmement économe dont sa défunte femme dévêtait les pommes : *C'était si fin qu'on voyait au travers !* Avouez que le compliment est sinistre, rapporté à un cas comme le mien ! J'en profite pour vous déconseiller toutes les crèmes émoullientes et autres gommages : autant décider d'aller soulever la pierre tombale de ses aïeux.

Mais finalement, lorsque le petit garçon profèrera ses premières paroles, cela ne provoquera pas de réaction en chaîne, pas de tumulte, de cacophonie : c'est que de ma figure plus malléable que de la cire, je connaîtrai tous les spectres, que j'apprendrai à satisfaire en m'exerçant à rendre mes traits suprêmement expressifs, leur laissant ainsi de loin en loin glisser un mot dans le langage muet de mon visage, leur manière à eux de se rappeler au bon souvenir de mes proches – *Arrête donc de faire cette tête-là, on aurait dit ton grand-père !*, par exemple. Ce compromis – ma souplesse faciale contre leur silence – me vaudra juste d'être précocement ridée. Des rides d'expression, comme on dit. Mais aujourd'hui je suis toute fripée, alors...

Il reste que je serai moins avisée, moins regardante si vous voulez, en ce qui concerne mon corps : il me faudra apprendre à mes dépens que les colonisateurs peuvent pousser plus loin que le rivage du visage, jusqu'à poster une de leurs sentinelles dans ma jambe droite. Pourtant, quelques signes avant-coureurs ... mais on n'y prête guère attention quand ça arrive aux autres : cette amie qui verra au bout de ses bras apparaître les mains de sa mère alors qu'elle fait la vaisselle, cette autre qui se rasera les jambes selon une ligne tortueuse pour ne pas égratigner le grain de beauté qui orne la cheville de l'une de ses tantes... J'aurais dû faire plus de cas du récit de ces expériences. On pourra dire que je ne voulais rien savoir. Mais tant que cela n'empêche pas la vie normale, pourquoi y prendre garde ? Aussi le Petit Prince est-il resté longtemps invisible.

Mais du jour de ma découverte, la cohabitation deviendra problématique. Il y a mon mari, d'abord, qui décidera qu'il préfère dormir dans le salon tant que *Ton Petit Prince, comme tu l'appelles*, sera là.

J'hésiterai ensuite à m'appuyer dessus autant que j'en aurais eu besoin pour marcher commodément. Non qu'il soit frêle, mais je ne suis pas une demi-portion, malgré mes fesses de dix-huit ans ! Aussi, dès que je serai certaine que personne ne me regarde, je lui offrirai quelque répit en me déplaçant à cloche-pied, ça doit le soulager, ce n'est pas Atlas, ce gamin, n'est-ce pas ? À ce rythme en tout cas, j'aurai bientôt une cuisse d'autruche et l'autre de canari !

Et mes vêtements ... un vrai casse-tête !! Faut-il que je l'habille lui, en culottes courtes, ou moi ? La mini-jupe sera en tout cas proscrite : et si un passant le surprénait ? Mais dans mes pantalons, j'aurai peur qu'il n'étouffe : ce qu'il me faudrait, ce sont ces robes d'autrefois soulevées par des arceaux. Je craindrai pourtant que cela ne lui évoque une cage, mais les mailles en seraient assez lâches pour qu'il puisse passer la tête, alors... Il n'a pas l'air de tempérament aventureux. Il serait bien injuste pourtant de

lui donner l'impression que je le confine : quel est son crime ?

En même temps, je n'aurai pas renoncé à me baigner : quelque chose me dira qu'il aime l'eau et n'a pas besoin de remonter à la surface très souvent. Même en public : comme si j'avais le diable au corps, ou que je cherchais à le tenter, je nous exposerai ainsi, moi en maillot et lui nu comme les vermisseaux de son âge, ce sera ma provocation à moi, mon défi ! Du coup, personne ne lui prêtera attention : je serai si sûre de moi dans ces moments-là que les gens qui l'apercevront – il y en aura forcément – penseront que c'est normal. J'aurai l'air si assuré, et puis, *si personne ne dit rien autour d'elle... probablement un nouveau type de tatouage, c'est vraiment de mauvais goût, mais vu tout ce qu'on voit de nos jours...* Alors oui, je me baignerai, à la piscine comme à la mer, mais peut-être est-il de ces choses qui exposées au grand jour, sans pudeur ni retenue, en deviennent invisibles.

Dans ces moments-là, il me semblera déceler sur son visage une expression presque hardie. C'est que le reste du temps, il gardera les yeux si obstinément baissés ! Il est vrai que pour lui, lever les yeux au ciel reviendra à rencontrer mes parties secrètes, firmament probablement troublant pour un garçonnet, d'autant que je ne saurai jamais qu'il l'a élevé. Je n'aurai pas eu honte de circuler nue devant mes enfants jusqu'à ce qu'ils aient décidé que cela les gênait, mais ce n'est pas dans toutes les familles pareilles, et ils ne verront de moi pour ainsi dire que l'écorce. Je reconnais que la position du Petit Prince est drôlement inconfortable. Dans son malheur pourtant, il aura bien quelque chance : les Petits Bateaux ne sont pas de ces fanfreluches qui lui gratouilleraient le crâne.

Le string sera un acte passager de révolte : bien sûr le frottement de la ficelle me donnera de petites compensations, mais il n'aura qu'à détourner chastement les yeux. De mon côté, je ne m'offusquerai pas de ces fugaces crampes dans le genou qui m'indiqueront que son petit oiseau a redressé la tête...

Au bout d'un moment quand même, presque une année en fait, il sera temps que quelque chose nous sépare, qu'il s'incarne ailleurs que dans ma cuisse, ou rejoigne sa place dans les limbes – il y aura peu de chance qu'il ait été baptisé. Je mettrai des mois encore à trouver ce qui l'en empêche. Reste que cela dut être un grand soulagement pour lui quand j'ai enfin pris conscience de son existence !

Des mois supplémentaires pour l'eureka : tomber enceinte de lui serait la solution. Une grossesse in extremis : la ménopause me guette, à cette époque. Il saura trouver le chemin. Le marsupial nouveau-né grimpe jusqu'à la poche maternelle en suivant le sillon de salive tracé à cet effet

par sa mère : le Petit Prince aura la trace scintillante de mes humeurs intimes pour le guider dans son empyrée jusqu'à mon trou noir.

Et un matin enfin, un autre, je saurai pourquoi sur ma cuisse il attendait : il n'avait pas été fécondé. Comme ces oeufs lâchés dans la mer qui attendent, montre au poignet, la semence du mâle.

Mais convaincre mon mari de surmonter sa répulsion pour oindre le petit candidat à l'incarnation du chrême idoine, propice à le hisser vers une nouvelle vie... Si j'y parviendrai, l'avenir nous le dira : ma mère a bougé, ça brouille le liquide amniotique, je n'y vois plus rien !